

*l'interdit*

*à Yves Bonnefoy*

L'HOMME, FACE À L'UNIVERS, se trouve en situation interrogative. Que lui veut-on, et pourquoi ce nid de merveilles, ce nid de vipères ? Et pourquoi brusquement, aussi brusque que fut son entrée en scène, ce départ imposé, cette expulsion hors du rutilant théâtre bien avant, semble-t-il, la fin de la pièce, rideau soudain tombé, lumières éteintes ? L'arc qui va de la naissance à la mort porte en lui à chaque instant la flèche qui tue. Oui, pourquoi ? Les religions fournissent chacune sa réponse. La poésie, l'humble poésie, hésite au seuil de toutes les réponses possibles.

Finalement, nous ne savons pas. Ceux qui savent « savent » sans plus de preuves. Leur expérience, disent-ils, leur intuition. Et, certes, l'expérience et l'instinct ne sont pas rien, mais, en une telle matière, sont-ils autre chose que vague indication que c'est bien de ce côté-ci qu'il faut pousser plus loin ? « Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant », dit Rimbaud qui, plus que n'importe qui de ceux qui osent, osa. Je dis que non seulement il osa s'affranchir des pesanteurs communes qui nous aveuglent et nous encomrent mais qu'il fit, dans l'espace de sa liberté conquise, plusieurs pas décisifs de ce côté de l'univers où les choses vont s'allégeant jusqu'à perdre leur consistance au bénéfice de ce qui semble devoir les remplir

## *l'interdit*

d'une densité ailée, leur vraie nature enfin réalisée. Ainsi des rapports possibles entre ce qu'on dit être l'esprit ou l'âme et ce qu'on appelle le corps, projection symbolique de l'un dans l'autre, à la façon dont le poème prend effet dans le langage. Le poème : quelles preuves détient-il qui ne soient, si elles sont, que d'évidence ? Une première réponse, hâtive, comporterait, à ce stade du moins, un risque, sérieux, de dérapage métaphysique qu'il faudrait pouvoir – ne fut-ce qu'en le contournant – éviter. Car avant que d'être métaphysique (et qui voudra bien nous expliquer ce qu'est la métaphysique ?), la relation de l'homme à l'univers est de nature proprement physique, une relation purement savoureuse. La saveur, qui peut être une fin en soi, n'est pas porteuse d'interrogation : elle est justement réponse. Beaucoup, certes, d'interrogations peuvent se presser derrière cette réponse en attendant que celle-ci, déployant ses clés et ses charmes, annule, du seul fait qu'elle est, et qu'elle est cela qu'elle est, les interrogations. La poésie est, d'une certaine façon, réponse à une question qui ne fut pas posée ou, ce qui serait plus exact, à une question que porte en elle la réponse et qu'elle dépose, comme la mer un témoin de bois, sur la plage du déjà résolu. L'on peut, à partir de cette simple pièce de bois, remonter jusqu'au bateau rêvé, le reconstituer en esprit, avant qu'il n'ait disparu dans la nuit de l'être qui est le lieu de tous les naufrages, depuis toujours. Seul témoin en la circonstance, la poésie n'est faite que de parole et c'est bien là sa principale faiblesse au regard de ceux, les plus nombreux, pour qui la parole est une forme améliorée du rien. Pour d'autres, dont les quelques poètes que nous plaçons le plus haut dans notre estime, la parole est une

## *l'interdit*

forme, à peine amoindrie, de la totalité pressentie. La parole ne serait-elle, pour ceux-là que j'évoque, que simple miroir de poche où viendraient, selon l'orientation désirée, se faire piéger, l'une à la suite de l'autre, les figures de l'univers ? Et, déjà, la notion même de figure est une abstraction qui prépare cette abstraction plus grande, plus pure, dont la parole est la circonstance absolue. Les tenants de la poésie-langage ont définitivement raison sur ce point contre tous ceux qui souhaitent faire prévaloir telle ou telle théorie intellectuelle ou affective : non, la poésie, non, le poème, ne sont pas des conglomerats d'idées, au sein du hasardeux langage, une mise en place de constellations lexicales unissant, chacune, des astres « élémentaires » par des rapports qui, de sembler définitifs, font soudain apparaître au jour comme une fatalité du corps verbal : ce qui constitue, à proprement parler, le premier éclat du poème. Là où une telle fatalité n'existe pas, point de poème. Là où elle se dégage en figure sortant de la confusion universelle, alors, oui, il y a apparence de poème en attendant qu'apparence devienne apparition par l'effet, déterminant, de la lecture. Sur cette dernière question, plus tard je reviendrai. Mais qu'il soit entendu une fois pour toutes et avant toute autre hypothèse que le poème est une famille de mots que lie le lien, point évident, inexplicable au contraire et inquiétant, mystérieux et grave, de toute famille inhabituelle. Tel est, en effet, le paradoxe : le poème est un habituel/inhabituel, un habitacle déserté mais non vide : bien plutôt il serait comblé d'on ne sait quelle plénitude dont il semble que rien d'*objectif* ne le justifie. Plénitude injustifiée, et cependant superbement juste. Tout cela se produisant par lumière rasante avant que

## *l'interdit*

n'arrive midi, « midi le juste » précisément, qui viendrait définir les rapports et les situer dans les fonctions du sens. Mon premier contact avec le poème est fait, à ce premier toucher du corps, aveugles doigts contre aveugle corps, du seul sentiment d'une densité. L'équation première du poème se présenterait donc ainsi : légèreté (celle que j'ai évoquée plus haut) contre densité, densité contre légèreté, l'une étant l'autre énigmatiquement dans l'apport d'un langage encore inexpliqué, en attente d'une élucidation. Puis, avant que d'être sens, les mots en cette étape de la lecture du poème – et peut-être même l'étaient-ils déjà à l'étape précédente, celle de sa composition, à tel moment originel où les vocables s'organisent en vue de constituer telle constellation primitive irréversible – les mots, dis-je, ne sont peut-être encore que valeurs et, musicalement parlant, s'il est vrai qu'à l'horizon du poème ainsi que je le conçois il y ait toujours une intention musicale, ne sont encore que jeux : jeux de gamme. Plus tard, de cette brume, émergera, de plus en plus distincte, ce que Novalis a baptisé avec sa merveilleuse intuition coutumière : « la figure ». Ce mot – déjà prononcé – dit bien le *formel* qui est la première visée de l'approche : que celle-ci soit création, ou, par la lecture, re-création. La « figure » c'est la préhension, par le *sens extérieur*, de la modalité intérieure en formation active dans la parole et dont l'aboutissement normal est le poème. Paradoxes, – et que de paradoxes dans la gestation poétique et dans ses mutations ! : peut-on, par exemple, espérer saisir du *dehors* quelque apparence du *dedans* ? C'est là qu'on se rend compte qu'il n'est point en définitive, poétiquement parlant, de dedans non plus que de dehors, – l'un étant de l'autre expression inversée,

## *l'interdit*

symbolique projection. Reconnaître la poésie, c'est, étrangement, commencer par s'en méfier, se détourner de la connaître, du moins tant qu'on ne l'a pas pesée aux balances intérieures pour ce qu'elle est, – non pas vraiment un inconnaissable, ni même un inconnu définitif, mais, dans le soudain éclair de sa prise en charge, une totalité opaque à vocation probable de transparence : certitude suspendue en attente de toutes les communications promises, et c'est, entre lampe et nuit, l'éblouissement par ce qui maigrement éclaire ou par ce qui, faisant ténèbre, semble espérer de sa nuit même un impétueux dégagement solaire et l'exigence d'un déchiffrement. Dans tout cela qui est, je le vois bien, fort difficile à énoncer, il faut avancer à tâtons, les doigts ouverts et tendus, avec des précautions et des prudences, pour ne pas mutiler ni briser les mille fragilités autour de nous qui constituent, toiles d'araignées, autant de pièges. Il faut, autrement dit, avoir un œil au bout de chaque doigt pour tâter l'ombre. C'est vrai pour ce qui est du corps : le poème, en ces travaux d'approche, ne peut être perçu que physiquement. La densité du poème, dont il a été parlé, et sa légèreté, ce sont bel et bien, pour commencer, des propriétés physiques. Alchimie verbale ? Oui, sans doute. Mais, d'abord, physique verbale.

PHYSIQUE DE LA POÉSIE, comme certains prétendaient naguère écrire la physiologie de l'amour. Et qu'on ne nous parle surtout pas de linguistique. On aura beau dire : « Ta langue le poisson rouge dans le bocal de ta voix », oui, on aura beau aller et venir entre les termes de ce vers et leur surprenante évidence, on aura du mal à ne trouver à cet ex-

## *l'interdit*

quis axiome d'Apollinaire qu'une explication linguistique. La mise en place de la constellation verbale n'implique pas sa mise en œuvre, sa mise à feu, son irradiation. Approche physique, et déjà cela qui va un peu plus loin, – qui est, sans référence religieuse aucune, un dépassement métaphysique, au sens le plus simplement immédiat du terme, les paroles du poème entre leur corps verbal et leur écho, lui aussi bien évidemment verbal, faisant le pont. En langage de musique, on appelle cela : la résonance. Ainsi, avant d'entrer dans le vif du poème, est-il intéressant de noter qu'à saisir le corps du mot, corps physique, dont la place dans la modulation d'ensemble est résonance, s'évertue la première approche, l'aveugle. Que forte de son étrangeté absolue mais aussi de tout ce qui la fait lumineuse obscure, lourde de pressentiment et de prescience, est alors la parole qui tient le poème et qui vers nous s'avance aveugle, comme je viens de le dire, et masquée ! Aveugle par rapport à ce regard sur soi dont l'homme, par la médiation de la parole, souhaite qu'il l'éclaire. Lucide pourtant, quelque part, et sous le masque à jamais provisoire ayant le clair visage de celle, la poésie, qui vient – fût-elle défigurée ou bien défigurante, surtout si elle l'est – combler le cœur. Parole aérienne et vidée qui réussit à combler quoi en chacun de nous ? – parole dis-je, qui ne souhaite avec une sombre appétence que l'air justement, et que le vide ; l'air qui « se mélange à l'air » (Georges Schéhadié) par le moyen de cela qu'on appelle, faute de mieux, le « vide », – voisin sans doute du vide spirituel des mystiques avec quoi l'air et notre vide communiquent : le vide, dit Henri Michaux, qui « fait l'intervalle entre les corps de la matière appelée telle. » Ainsi la poésie, dans la multiplication de ses miroirs, accu-

## *l'interdit*

mule paradoxe sur paradoxe et la voici, toujours privée qu'elle est de sens, à ce stade encore de sa préhension, tout irisations et tout reflets, confusion claire – ce même obsédant qualificatif – comme le désordre d'un jardin ! : « Et l'enfant se souvient d'un grand désordre clair » (Schehadé). Ce désordre, voici peu à peu, par la clarté qui de lui étonnamment émane, qui cède la place à l'on ne sait trop quel ordre tremblant, lequel est progressive condensation de la lumière diffuse, elle-même bain originel du sens, *soupe primitive* comme disent, parlant de la naissance de la vie, les spécialistes. Printemps du sens, tout petit printemps du sens, encore brouillé de pluie et de brume, à la manière du petit matin.